Impensable pèlerinage protestant ?

L'Assemblée annuelle du Musée du Désert

Patrick Cabanel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/23351>

DOI : 10.4000/assr.23351

ISBN : 978-2-7132-2303-7

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2011

Pagination : 149-164

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Patrick Cabanel, « Impensable pèlerinage protestant ? », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 155 | juillet-septembre 2011, mis en ligne le 10 novembre 2011, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/23351> ; DOI : 10.4000/assr.23351

Patrick Cabanel

Impensable pèlerinage protestant ?

L'Assemblée annuelle du Musée du Désert

Lire la notice « Pèlerinages » dans l'imposante *Encyclopédie du protestantisme*, dirigée par Pierre Gisel, est édifiant : moins de vingt-cinq lignes, pour rappeler que le *Traité des reliques* publié par Calvin, en 1543, porte une condamnation définitive contre le culte des saints et les pèlerinages, mais aussi pour signaler qu'il existe des « lieux de mémoire » (entre guillemets) autour de grandes figures (Luther, Gustave-Adolphe...) et des persécutions contre le protestantisme français aux XVII^e et XVIII^e siècles. La notice renvoie du reste aux entrées « Histoire » et « Musées protestants en francophonie » (Bolle, 2006 : 1057). Tout est dit, d'une certaine manière : le rejet du pèlerinage par la porte théologique et, peut-être, son retour subreptice par la fenêtre mémorielle, dans ce rapport très particulier que les protestants français entretiennent avec leur histoire. Minorité « martyr » dans une grande nation restée puissamment catholique jusque dans sa culture et sa langue, ces protestants ont doublement affaire avec le pèlerinage : pour des raisons de métaphore et de vocabulaire, tout d'abord ; et pour une raison plus intime, celle qui fait des *huguenots* des chrétiens et des Français très particuliers et, au minimum, d'authentiques pèlerins de la mémoire.

Assassinat du pèlerinage : la faute à la Réforme

Iconoclaste, la Réforme ? Oui, au sens propre et au sens figuré, si l'on ose écrire : elle s'en prend au culte des images et à tous autres types de cultes, des saints, des reliques, des pierres et des lieux. Elle désacralise, désanctuarise, laïcise, « désenchante » ou « démagifie », pour reprendre les deux traductions d'un célèbre concept de Max Weber. Elle « décharge » spirituellement tout objet et tout espace, jusqu'au temple qui doit être fermé, sauf au moment où les fidèles se réunissent pour le culte, le tout au nom du deuxième commandement : « Tu ne te feras pas de statue, ni de représentation quelconque de ce qui est en haut dans le ciel, de ce qui est en bas sur la terre, et de ce qui est dans les eaux plus bas que la terre. Tu ne te prosterner pas devant elles, et tu ne leur rendras pas de

culte ; car moi, l'Éternel, ton Dieu, je suis un Dieu jaloux ¹ ». Dans *L'Institution chrétienne* comme dans ses *Sermons sur les dix commandements* (1557), Calvin rattache au péché originel la tendance de l'homme à verser dans la superstition et l'idolâtrie ; l'élimination des images permettra de le protéger de lui-même. « Dieu ne peut souffrir qu'on représente sa majesté infinie sous de la pierre ou du bois, ni en peinture, ni en tous les éléments de ce monde », écrit Calvin. Car enfin, s'emporte le Réformateur dans un texte antérieur, « on s'est prosterné et agenouillé devant les reliques, tout ainsi que devant Dieu. On leur a allumé torches et chandelles en signe d'hommage. On y a mis sa [con] fiance. On a là eu son recours comme si la vertu et la grâce de Dieu y eût été enclose. Si l'idolâtrie n'est sinon transférer l'honneur de Dieu ailleurs, nierons-nous que cela ne soit idolâtrie ? » (Calvin, 1995 : 247). Dans le *Traité des reliques*, Calvin préfère rire plutôt que s'indigner : son tour d'Europe des débris de la Croix et des saints aurait pu figurer en tête des libelles anticléricaux les plus violents. Comment mieux moquer l'Europe des pèlerinages et des reliques que dans les lignes qui suivent ? Saint Sébastien étant réputé guérir de la peste :

« ce crédit l'a fait multiplier en quatre corps entiers, dont l'un est à Rome, à Saint-Laurent, l'autre à Soissons, le troisième à Piligny, près Nantes, le quatrième près de Narbonne, au lieu de sa nativité. En outre, il a deux têtes : l'une à Saint-Pierre de Rome, et l'autre aux Jacobins de Toulouse. Il est vrai qu'elles sont creuses, si l'on s'en rapporte aux cordeliers d'Angers, lesquels se disent en avoir la cervelle ; item, plus les jacobins d'Angers en ont un bras ; il y en a un autre à Saint-Sernin de Toulouse ; un autre à la Chaise-Dieu en Auvergne, et un autre à Montbrison en Forez ; sans les menus lopins qui en sont en plusieurs églises. Mais quand on aura bien contrepesé, qu'on devine où est le corps de saint Sébastien ? Même ils n'ont pas été contents de tout cela, s'ils ne faisaient pas aussi bien des reliques des flèches dont il fut tiré ; desquelles ils en montrent une à Lambesc, en Provence ; une à Poitiers, aux Augustins ; et les autres par-ci par-là » (*id.*)

Luther, moins excessif ici, explicite de manière magnifique ce qu'il vient d'advenir, avec la Réformation, au pèlerinage :

« Cela m'est arrivé à Rome, alors que j'étais aussi un saint insensé, courant à travers toutes les églises et les cryptes et croyant tout ce qui est imaginé et inventé là-bas (...) Mais maintenant (...) nous avons les Évangiles, les psaumes et le reste de l'Écriture sainte dans lesquels nous pouvons cheminer avec utilité et félicité, et nous contemplons et visitons le vrai pays de la louange, la vraie Jérusalem et même le vrai paradis et le royaume des cieux, et nous ne nous promenons pas à travers les tombeaux et les lieux corporels des saints, mais à travers leurs cœurs, leurs pensées et leur esprit ² ».

Ainsi le pèlerinage est-il devenu tout livresque, tout spirituel, tout intérieur : un voyage, oui, mais celui de la conversion intime d'une âme touchée par la

1. *Exode*, 20,4-5 (trad. Louis Segond révisée). Statue, idole ou image taillée, selon les traductions.

2. Commentaire du psaume 117, Martin Luther, *Œuvres*, Genève, Labor et Fides, VI, [1530] 1964, p. 210, cité par Marianne Carbonnier-Burkard, « Pèlerinages et Réforme protestante », *Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuses*, 88-2, 2008, pp. 129-146. Je remercie M. Carbonnier-Burkard d'avoir bien voulu m'autoriser à utiliser son texte.

grâce et avide d'aimer et de servir son Dieu. S'il reste au sein des populations protestantes des pratiques de pèlerinage, elles sont clandestines, vivement censurées par les pasteurs et les consistoires, et visent des guérisons physiques et non des grâces spirituelles – il est vrai qu'elles n'en survivent pas moins, comme l'a montré Philippe Joutard à partir du sermon d'un pasteur cévenol partant en guerre contre certaines pratiques « magiques » (Joutard, 1977).

« Que chacun reste dans sa paroisse, où il trouve plus que dans toutes les églises de pèlerinage (...) On y trouve baptême, sacrement, prédication et notre prochain, toutes choses de plus grande importance que tous les saints du ciel, car c'est à la Parole de Dieu et aux sacrements qu'ils doivent tous leur sainteté³ », martèle Luther dès 1520. Des routes saintes entières se vident, au départ ou dans la traversée des régions passées à la Réforme. Marianne Carbondier-Burkard, dont un article récent m'inspire beaucoup ici, a montré comment la Réforme a changé le regard des voyageurs : là où les catholiques restent des pèlerins, les protestants sont quasiment devenus, avant la lettre, des ethnologues ou des touristes. Soit l'exemple, donné par cette historienne, du célèbre sanctuaire de Notre-Dame de Montserrat, en Catalogne, tel que le voit le Bâlois Thomas Platter junior, en 1599. C'est un vrai récit de « routard » du XVI^e siècle, attentif au pittoresque, aux mœurs et croyances locales, aux histoires qu'il juge distrayant de rapporter. C'est aussi un acte de naissance du tourisme culturel : le jeune homme s'efforce de visiter la plus grande partie des douze ermitages dispersés dans la montagne, mais il note que très peu de pèlerins font une telle « tournée générale des douze sites, puisqu'aussi bien il suffit d'avoir visité une seule cellule pour être absous de ses péchés ! » (Le Roy Ladurie, 2000 : 461). Au pèlerin, la suffisante absolution, au touriste l'épuisant souci d'avoir « fait » tous les sites... La sévérité du protestant devant l'extraordinaire bric-à-brac d'ex-voto et l'enrichissement de l'abbaye lié à la reconnaissance des rescapés, ne manque pas de frapper : « Les pèlerins, en effet, placent d'immenses espoirs dans la mère de Dieu ; et malheureusement, dans bien des cas, ils la préfèrent à Dieu lui-même. On peut s'en rendre compte, tant par l'ouïe que par la vue, en prenant connaissance de leurs écrits et de leurs prières » (*ibid.* : 476-477). Le protestant Platter prend peur, selon ses mots, lorsqu'il voit une inscription au-dessus d'un confessionnal : « *Aquí confiessan los Franceses* » (« Ici se confessent les Français »). Il ne tarde pas à lever le camp sans demander son reste, après avoir acheté des cierges blancs ornés d'un portrait de la vierge de Montserrat, au titre de production typique de la région ; il craint qu'on ne le contraigne à se confesser. Une fois tiré d'affaire, en bas de la montagne, il « boit un coup ». Fin protestante d'un grand geste chrétien, le pèlerinage... Près d'un siècle plus tard, un autre voyageur protestant achève d'institutionnaliser ce double moment d'assassinat

3. À la noblesse chrétienne de la nation allemande sur l'amendement de l'état chrétien, in Martin Luther, *Œuvres*, I, éd. Marc Lienhard et Matthieu Arnold, Paris, Gallimard, [1520] 1999, p. 646.

du pèlerinage reliquaire et de fondation du tourisme : c'est Maximilien Misson, qui appartient au monde du Refuge huguenot de Londres, dans son *Nouveau Voyage d'Italie, fait en l'année 1688* (1691), « un antipèlerinage qui inventorie jusqu'au vertige les preuves de la superstition populaire encouragée par les élites » (Lestringant, 2004 : 234 ; Bellenger, 1995), Misson commençant son œuvre de démolition dès le moment où il franchit la frontière confessionnelle, à son entrée à Cologne.

Reliques et pèlerinages métaphoriques : l'invention d'une tradition au XIX^e siècle

Et si, après avoir vidé de contenu l'ancienne pratique, les protestants avaient pourtant réinventé une forme de pèlerinage ? Je ne retiendrai ici que l'exemple français, parce qu'il est celui d'une minorité extrême (2 % de la population, du XVIII^e siècle à nos jours), confrontée pendant trois siècles à l'ignorance de ses compatriotes, parfois à leur hostilité ou leur violence, et à la répression, la persécution ou l'interdit signifiés par l'État. Cette minorité a très tôt nourri une véritable culture du martyre et, sans jouer sur les mots, un culte des martyrs. Un des best-sellers du XVI^e siècle est le *Livre des martyrs* (1554), de Jean Crespin, qui publie à la suite *Actes des martyrs* (1564, 1 086 p.) et, avec Simon Goulart, *Histoire des martyrs* (1582, in folio de 732 f.) Si ce culte connaît une rémanence tenace, pour reprendre les mots de Frank Lestringant (El Kenz, 1997), il déclinerait, selon cet historien, au lendemain de la Révocation de l'édit de Nantes, après que le grand historien de cet édit, Élie Benoist, a dressé en exil les dernières tables de papier du martyrologe huguenot. Il est vrai, et Philippe Joutard y a insisté dans *La légende des Camisards* (Gallimard, 1977), que les excès mêmes du prophétisme cévenol puis de la révolte des camisards, au cours des années 1688-1715, ont introduit un vrai malaise dans la mémoire des élites et les ont conduites à observer un silence embarrassé sur ces débordements de la Parole et du sang dans les provinces méridionales, essentiellement cévenoles (Gard et Lozère).

La mémoire des nouveaux martyrs, ceux de la Révocation, du prophétisme, du Désert⁴, de la révolte, des galères ou de la Tour de Constance, n'a pourtant jamais été perdue, notamment dans les profondeurs de ce peuple protestant méridional, une paysannerie de la vigne, du mûrier ou du châtaignier, selon les étages du relief. Mémoire orale, transmise de génération en génération dans les familles, mémoire des lieux, bientôt aussi mémoire revitalisée par les pasteurs, les érudits, les notables, les écrivains, les voyageurs des première puis seconde moitiés du XIX^e siècle. Le culte des martyrs change de tonalité, il n'a plus les dimensions

4. Le Désert, par référence à l'expérience des Hébreux, est le nom que les protestants ont donné (et que les historiens ont repris) à la période d'interdiction de leur culte, de 1685 à la veille de la Révolution.

religieuse et même eschatologique qu'il avait au XVI^e siècle, mais il n'en est pas moins vivace, en devenant un culte des ancêtres, à la fois douloureux et glorieux, exigeant (car exemplaire) et apaisé. Et surtout, cette mémoire est littéralement saturée de lieux, qu'il s'agisse de la persécution (la tour de Crest, l'île Sainte-Marguerite, la Tour de Constance à Aigues-Mortes...), de maisons natales des chefs camisards ou des pasteurs martyrs, des champs de bataille ou des « déserts », ces sites écartés où se réunissaient les assemblées cultuelles interdites. L'inventaire oral ne s'en était pas effacé, surtout dans la mesure où les descendants des héros n'avaient pas encore quitté les lieux ; un inventaire écrit, pétré, marbré, muséifié, allait se déployer tout au long des XIX^e et XX^e siècles et jusqu'à nos jours (le mouvement n'a nullement pris fin), avec l'apposition de plaques, l'érection de colonnes et autres monuments, l'ouverture de musées, la formation d'un véritable calendrier commémoratif, la transformation d'une poignée de figures en icônes d'une Église, d'une résistance, d'un « peuple » (Marie Durand, prisonnière à vie à la Tour de Constance ; Claude Brousson, le non-violent, Gandhi du XVII^e siècle ; Pierre Rolland et Jean Cavalier, les tout jeunes chefs de guerre romantiques ; Rochette, le dernier pasteur martyr...) Ce n'est pas, sauf exception (l'amiral de Coligny et la Saint-Barthélemy), du XVI^e siècle et de son protestantisme aristocratique et/ou urbain, à Paris, La Rochelle, Montauban, Montpellier, Nîmes, Saumur, Sedan..., qu'il est fait désormais mémoire, mais de la fin du XVII^e et du XVIII^e siècle, avec un protestantisme remonté dans les arrière-pays, écarté, détourné, enfoui, empaysanné, ensauvagé, et en même temps tout proche, enkysté dans les replis des versants, les lacis des hameaux et des familles. Dans ce fouillis mémoriel, quelques lieux se sont imposés : Tour de Constance à Aigues-Mortes (Gard), maison natale de Marie Durand au Bouchet-de-Pranles (Ardèche), maison natale de Pierre Rolland au Mas Soubeyran (Mialet, Gard), lieu de combats camisards au Plan de Fontmort et lieu d'assemblées à la Cam de l'Hospitalet en Lozère, Pierre Plantée dans la montagne du Tarn, etc.

Quelques-uns de ces édifices et lieux accueillent des rendez-vous annuels, fortement ritualisés, qui ont du reste fini par susciter une seconde mémoire, conviviale, populaire, ludique et solennelle à la fois, que l'on pourrait qualifier de « mémoire des lieux de mémoire » : elle tient à ces habitudes qui se créent, et se ravivent ou se renouent après des interruptions volontaires ou involontaires, dans le fait même de retrouver chaque année, à date fixe et sans chevauchement avec les autres dates « huguenotes »⁵, un lieu, un rite, des participants. Ainsi de l'assemblée de Pentecôte au Bouchet-de-Pranles, de celle du troisième dimanche de juillet à la Cam de l'Hospitalet, de celle du dernier dimanche d'août à la Pierre Plantée, de celle du premier dimanche de septembre au Musée du Désert.

5. Dans les Cévennes, la population peut même assister aux deux dimanches de la Cam de l'Hospitalet puis du Musée du Désert ; dans le premier cas, il s'agit d'une fréquentation de voisinage, avec des effectifs confidentiels, mais dans une ambiance d'autant plus conviviale et quasi complice.

Les assistances varient de manière considérable : de quelques dizaines de personnes dans les trois premières nommées à plusieurs milliers au Musée du Désert (quinze à vingt mille en moyenne, et jusqu'à vingt-cinq mille lors des grandes dates anniversaires, comme 1985 et 1998⁶). Que font donc ces foules dans ce qui pourrait si bien ressembler à un pèlerinage ? Nous ne pourrions répondre à cette question qu'après avoir abordé brièvement le processus historique qui a présidé à la transformation de ces lieux en « lieux de mémoire » et après avoir prêté attention au vocabulaire employé par les auteurs de cette transformation.

C'est à la fin des années 1870 que l'attention des dirigeants de la Société de l'histoire du protestantisme français (SHPF, fondée en 1852) est attirée sur les derniers descendants du chef camisard Rolland⁷ et sur la maison natale de ce dernier, au Mas Soubeyran (Mialet, Gard). Un premier courant draine les visiteurs jusqu'à la « chambre de Rolland », la « cachette de Rolland », la « Bible de Rolland ». « On commençait à aller voir les reliques du célèbre camisard, savoir la cachette, la lance et la grosse bible⁸ ». Ils en repartent, comme le doyen Stanley, de Westminster, en 1880, en emportant « d'ineffables impressions de ce pèlerinage cévenol⁹ ». En 1880, la SHPF lance une souscription pour pouvoir racheter la maison et la propriété : ce geste est à l'origine du Musée du Désert, qui devait être inauguré en septembre 1911 (Joutard, 1990 ; Lautman, 1990 ; 1994 ; Bordes-Benayoun, Cabanel, Zytynski, 2001)¹⁰ ; trois ans plus tard, elle organise à Nîmes, à la Tour de Constance et dans la maison de Rolland, son assemblée générale, qui se mue, de son propre aveu, en « pèlerinage de souvenirs¹¹ ». « Ces touchantes manifestations ne prouvent-elles pas que le culte des souvenirs, qui touche de si près aux plus saintes croyances, n'est pas près de s'éteindre en terre huguenote, dans notre vieille France ?¹² ». Observons, ici, un trait sans doute caractéristique de la culture des minorités : le risque d'une *métaphorisation catholique*, l'emprunt au vocabulaire et à l'anthropologie de la religion et de la culture dominantes de mots et d'attitudes qu'elle est assez puissante pour diffuser de manière naturelle, l'hagiographie des martyrs, le culte des reliques, le pèlerinage à leurs lieux de naissance ou de mort... Il faut toutefois garder à l'esprit que l'on reste dans un domaine purement métaphorique : même si bien des « pèlerins » huguenots, dans les premières décennies, ont touché la hallebarde et la Bible de Roland, et si nombre d'entre eux ont prié, parfois à

6. 1985 : 3^e centenaire de la révocation de l'édit de Nantes ; 1998 : 4^e centenaire du même édit.

7. Ou Roland, les orthographes varient. Il s'agit du nom de guerre de Pierre Laporte.

8. Souvenir rapporté dans une lettre de 1911, citée par M. Carbonnier (2002), p. 215.

9. « La maison de Roland », BSHPF, 1880, p. 528.

10. Sur l'histoire de ce Musée, lire la plaquette *Le Musée du Désert en Cévennes*, Mialet, 1913, 11^e éd. revue et augmentée.

11. « Assemblée générale de la Société », BSHPF, 1883, p. 435.

12. BSHPF, 1880, p. 528.

haute voix¹³, en se remémorant le sacrifice de leurs ancêtres, ils ne pouvaient attendre d'une visite au Musée du Désert de grâces proprement spirituelles et encore moins physiques. Si grâces et « guérisons » il y a pu avoir – je vais y revenir –, elles étaient d'un autre ordre. La plaquette de présentation du Musée ne s'y trompe du reste pas, qui l'insère dans une liste purement identitaire et mémorielle, comprenant jusqu'au *Museon Arlaten* de la catholique Provence :

« L'Angleterre n'a-t-elle pas la maison de Shakespeare et l'Allemagne celle de Goethe ? Le Président Taft ne vient-il pas d'inaugurer aux États-Unis un temple de granit sur l'emplacement de la pauvre chambre en bois où naquit Lincoln ? Plus près de notre Languedoc, à Arles, le grand Mistral n'a-t-il pas recherché, reconstitué et sauvé les costumes, ustensiles, drapeaux, armes, dessins, tout ce qu'il a pu trouver du passé littéraire, poétique et social de la Provence ? Pourquoi serions-nous moins soucieux de notre vieux passé protestant et français¹⁴ ».

En parallèle à cette réappropriation d'un passé par ses descendants, les Cévennes, qui achèvent de s'imposer comme le haut lieu par excellence, voient surgir des visiteurs étrangers à la région et souvent à la France et qui foulent leur sol, toutes proportions gardées, comme d'autres chrétiens pouvaient le faire de la Terre sainte. Érudition, tourisme et foi se conjuguent chez ces voyageurs emplis de piété patrimoniale. Le premier d'entre eux, un pasteur ariégeois qui est aussi un poète romantique, Napoléon Peyrat, parcourt les sommets perdus des Cévennes lozériennes en août 1837 : il en tire, en 1842, deux volumes à la Michelet (qui lui a rendu hommage), dont l'influence a été décisive dans la fixation d'une mémoire huguenote, *Les pasteurs du Désert* (Cabanel, Robert, 1999)¹⁵. Cinquante ans plus tard, en août 1888, le pasteur Daniel Benoît arrive dans un hameau des Cévennes lozériennes, à Saint-Martin de Boubaux, loin de tout chemin de fer et même de toute route de quelque importance : il s'apprête à publier un ouvrage sur les Gibert, deux frères pasteurs au milieu du XVIII^e siècle, deux « fous de Dieu » dont l'un est allé créer une ville nouvelle, New Bordeaux, en Amérique du Nord. Les descendants de la branche française, paysans et instituteurs, habitent encore la maison familiale.

« Il foula avec émotion cette terre sacrée des Cévennes, chère à tout cœur huguenot. Il visita ces lieux sanctifiés par tant de précieux souvenirs (...) et, le cœur rempli des grandes scènes du passé, il résuma, sous le toit hospitalier des arrière-petits-neveux des Gibert, et devant les habitants groupés du hameau, la double biographie qu'on vient de lire » (Benoît, 2005 : 283).

13. M. Carbonnier rapporte que le « rituel » des visites comportait la descente dans la cachette (dans la cuisine), au moins pour les plus agiles, et l'ouverture de la Bible, transformée parfois en lecture à haute voix d'un passage, voire en réunion de prière, « La cachette et la Bible... », art. cit., p. 220.

14. *Le Musée du Désert en Cévennes*, op. cit., p. 10.

15. Voir la réédition aux Presses du Languedoc, Montpellier, 2002, avec en annexe le récit du voyage de 1837.

À la même époque, des étrangers alors illustres dans leur pays, ou appelés à le devenir, le chantre britannique de la Révolution industrielle, Samuel Smiles, et le romancier Robert-Louis Stevenson, viennent aux Cévennes dans un authentique geste de pèlerinage historique – pour chacun d’eux, en outre, Smiles par ascendance directe, Stevenson par les histoires que lui racontait sa nourrice, il y a des affinités et des réminiscences avec le mouvement protestant écossais, un temps persécuté, des *Covenanters*. Du *Voyage avec un âne à travers les Cévennes*, devenu le classique que l’on sait de la littérature de voyage, je ne dirai rien, sinon pour insister sur le fait que Stevenson a bien choisi la région pour son passé camisard, même si une mauvaise définition des Cévennes, alors dominante dans la géographie française (l’essentiel du flanc est du Massif central, entre Tarn et Lyon) l’a conduit à entamer son périple en Haute-Loire, non loin du Puy-en-Velay, en terre de catholicisme massif... Smiles est moins connu de nos jours : mais son best-seller, *Self-Help*, traduit dans les principales langues du monde, a été le véritable livre de morale de la société industrielle. Smiles était également célèbre pour une biographie de Stephenson, l’un des inventeurs anglais du chemin de fer, et plusieurs volumes de *Vies des ingénieurs*. *A priori*, rien ne le pré-disposait à s’intéresser aux protestants français : mais précisément, en rédigeant ses ouvrages, il a été frappé par la part des hommes d’origine huguenote dans les élites britanniques, et en est venu à écrire une histoire du Refuge huguenot en Angleterre, puis celle des protestants dans la France de Louis XIV. En juin 1870, sept ans avant Stevenson, Smiles visite le Gard et la Lozère. Il ne manque pas de se rendre au Mas Soubeyran et d’y voir la cachette, la Bible et la hallebarde de Rolland, « religiously preserved ». Un paysan du village de Mialet lui sert de guide ; « he took pride in relating the traditions which continue to be handed down from father to so relating to the great camisard war of the Cevennes ». Lors de son voyage en train depuis Nîmes, il est descendu dans une gare voisine d’un lieu de bataille des Camisards – un lieu tout à fait obscur à nos yeux, mais important aux siens. Un vieux paysan lui décrit alors la bataille : « Like most of the Protestant peasants of the Cevennes, he displayed a very familiar acquaintance with the events of the civil war, and spoke with enthusiasm and honest pride of the achievements of the Camisards ¹⁶ » (Smiles, 1873 : 110, 129, 132).

Deux ans après Smiles, c’est un théologien allemand, August Ebrard, qui vient au cœur des Cévennes, pour retrouver, lui, le lieu d’origine de ses aïeux, partis au Refuge en Allemagne. Le livre qu’il tire de son séjour n’a été traduit en français qu’un siècle plus tard ; celui de Smiles ne l’a jamais été, et le *Voyage avec un âne* de Stevenson n’a été « adapté », en fait très sévèrement résumé, qu’en 1901. La population locale n’a donc pas lu ces livres ; mais les voyages de leurs auteurs, intellectuels curieux de tout, remplis d’une forme de piété sacrée, ne sont pas passés inaperçus : Ebrard réunit autour de lui, alors même que l’on

16. Après les Cévennes, Smiles a visité, dans un même type de geste, les vallées vaudoises de France et d’Italie.

se trouve au lendemain de la guerre de 1870, la bonne société de Valleraugue (Gard), à commencer par ses cousins (éloignés) ; le *Voyage avec un âne* de Stevenson montre que le jeune Écossais finit par devenir une attraction, les gens venant spontanément à son devant pour l'entretenir du passé de leur pays. On peut penser que les questions de ces hôtes à la fois mystérieux et prestigieux ont conduit les héritiers des Camisards à porter sur leur paysage et leur histoire un regard plus patrimonial : les traditions s'inventent aussi de l'extérieur, lorsque les « indigènes » surprennent l'intérêt passionné du touriste ou de l'ethnologue (Cabanel, 2006 ; 2007). Dans le cas des Cévennes, à vrai dire, la saturation de l'histoire et de la mémoire était telle qu'il n'était nul besoin que des étrangers viennent accomplir un rite de pèlerinage pour sacraliser un paysage et un patrimoine. La « maison de Rolland », que Smiles n'a pas manqué de visiter, était déjà célèbre. Un cérémonial authentique, toujours vivant en ce début de XXI^e siècle, s'est peu à peu fixé autour d'elle, que nous pouvons suivre sur le mode de l'observation participante.

Un pèlerinage huguenot : l'Assemblée annuelle au Musée du Désert (Gard)

Car il s'est créé, à partir des années 1860-1870 (alors que vivaient les deux derniers descendants de Rolland), puis dans les années 1910 (lorsque le Musée du Désert a été inauguré dans leur maison), des rituels qui empruntent de nombreux traits aux pèlerinages chrétiens. Prenons la seconde période, bien vivante aujourd'hui, un siècle après : l'assemblée commémorative annuelle ¹⁷, qui se tient depuis 1911 le premier dimanche de septembre et réunit en moyenne quelque quinze mille à vingt mille personnes.

Disons quelques mots de ses temps forts et de leurs fonctions, de ses publics, des « grâces » qu'ils en peuvent retirer ¹⁸. L'événement est d'abord religieux : en ce dimanche, les cultes sont supprimés dans toutes les paroisses protestantes de la région, pasteurs et fidèles étant invités à se retrouver au Musée, les paroisses les plus importantes affrétant des bus pour acheminer les fidèles. La journée commence par un culte « au désert », c'est-à-dire en plein air, à la manière des cultes interdits des XVII^e et XVIII^e siècles, à l'ombre des châtaigniers et des chênes qui entourent les bâtiments ; le pasteur prêche depuis une authentique chaire du désert (une chaire démontable et transportable, telle qu'il s'en est conservé un

17. Dans la langue populaire, les gens confondent l'assemblée et le Musée, disant : « Je vais au Musée cette année », alors même qu'ils ne visitent pas le Musée, que certains n'ont jamais vu. Le site du Musée (<http://www.museedudesert.com>) ne manque pas de présenter l'assemblée, juste après le Musée lui-même et l'histoire du Désert.

18. L'assemblée intimiste de la Cam de l'Hospitalet, dans un authentique lieu de mémoire de la résistance huguenote, fonctionne sur un modèle voisin, mais plus religieux : culte au Désert le matin, pique-nique et, enfin, après-midi consacré aux missions (étrangères), alors que le Musée du Désert est plus historicisant, comme on va le voir.

certain nombre, datant du XVIII^e siècle), mais bien sûr à l'aide d'une puissante sonorisation. Après l'impressionnante et magnifique « procession des pasteurs » (une quarantaine d'entre eux, en robe, quitte un bâtiment du Musée pour gagner la chaire, quelque trois cents mètres plus loin), des baptêmes ouvrent un culte marqué par la beauté des chants (une nombreuse chorale intervient), la qualité de la prédication (prêcher à cette occasion est une forme de couronnement dans la carrière d'un pasteur) et la très longue sainte cène (communion) qui le conclut. Durant ce temps de culte d'environ deux heures, la circulation des automobiles sur la petite route qui mène au Musée est interdite, à l'exception de pompiers ou de responsables, et les divers stands installés à proximité (éditeurs, libraires, presse, facultés de théologie, associations protestantes, et le stand du Musée lui-même, qui vend livres et croix huguenotes) doivent interrompre leurs activités, certains étant recouverts de tissus, afin de ne pas troubler le temps cultuel par des activités commerciales ou des conversations profanes – le Musée lui-même ferme alors ses portes. Une fois le culte terminé, un deuxième temps fort, très différent, attend les assistants : alors que les stands bruissent de visiteurs et écoulent une littérature pieuse et même ce que l'on pourrait considérer, un peu injustement, comme du « kitsch » huguenot¹⁹, commence un pique-nique géant (mais non pas collectif), couples et familles se dispersant autour du Musée à proximité des centaines de voitures garées dans d'innombrables parkings plus ou moins improvisés et en quête d'un peu d'ombre (le climat est souvent étouffant en cette fin d'été méditerranéen). C'est le moment des retrouvailles joyeuses, celui au cours duquel le protestantisme français, souvent perçu comme ultraminoritaire, élitiste et austère, offre un tout autre visage, de masse, ludique et populaire : nappes, fauteuils de camping, glacières, chips, papiers gras, vin, thermos, exclamations, rires, enfants, chiens, rien ne manque à ce qui ressemble à n'importe quelle kermesse ou fête populaire. L'inconnu qui chercherait à surprendre des traits discriminants pour distinguer cette fête champêtre d'autres manifestations comparables les trouverait tout de même dans une certaine retenue générale et, chez de nombreuses femmes, dans le port de croix huguenotes tout à fait ostensibles. L'après-midi a lieu le troisième temps fort, mais moins suivi, consacré à l'histoire du protestantisme français : deux allocutions sont prononcées, presque toujours par des universitaires, mais une règle non écrite, quoique jamais transgressée avant 2010²⁰, impose qu'ils appartiennent au protestantisme, au moins par la naissance (aucune attestation de foi n'est exigée !²¹) ; cette dernière séance est ouverte et conclue par trois nouvelles interventions pastorales et le chant de

19. Croix huguenotes en tous matériaux (or, argent, étain, émail, bois, schiste), calendriers et éphémérides chrétiens, porte-clés, méreaux de communion, écriteaux muraux portant des versets...

20. Elle l'a été pour la première fois cette année, avec la venue de Philippe Joutard, catholique à titre personnel, mais très grand spécialiste de l'histoire du protestantisme et des Cévennes.

21. Mais une conversion au protestantisme peut être suffisante.

deux hymnes localement célèbres, à la fois religieux, mémoriels et identitaires, écrits au XIX^e siècle, la *Complainte des prisonnières de la Tour de Constance* (en occitan ²²) et *La Cévenole* (1885). Les stands n'auront pas désempli, permettant notamment à la presse, aux éditeurs et auteurs protestants de rencontrer leurs acheteurs et lecteurs.

On voit donc que l'assemblée annuelle du Musée du Désert assume plusieurs fonctions. La première est bien évidemment religieuse : de leur procession du matin (appelée officiellement « entrée », pour ne pas trop la catholiciser) à la bénédiction finale donnée par l'un d'eux en forme de signal de dispersion, les pasteurs dirigent la journée. Dans le même temps, le culte imite ceux du Désert, il a donc une dimension commémorative clairement affirmée et très recherchée par les fidèles, heureux de refaire les gestes de leurs ancêtres. De manière symétrique, les historiens ou chercheurs de l'après-midi, bardés des meilleurs titres universitaires, sont protestants (titre invisible mais indispensable !) ²³, on l'a dit, et ne traitent que de thèmes d'histoire protestante. C'est là la seconde fonction de l'assemblée : historique, commémorative, elle entend continuer à transmettre une mémoire proprement huguenote, et l'on peut penser que l'assistance serait bien moins nombreuse s'il n'y avait que la fonction cultuelle du matin et même si, par un faux paradoxe, l'affluence et l'écoute attentive sont surtout notables le matin. La troisième fonction est proprement conviviale et sociétale : les protestants sont heureux de se retrouver et de renouer des liens, année après année, et des grappes de pique-niqueurs se constituent, organisées ou spontanées, familiales ou de voisinage ²⁴. La variable commerciale et même consumériste ne doit pas être négligée : beaucoup repartent avec des cartes postales, des livres, des croix huguenotes, des produits locaux (miel, confitures...) ; certains associent la participation à l'assemblée, dans ce cas réduite au culte du matin, avec un repas au restaurant puis du tourisme ou des loisirs, la baignade dans le Gardon voisin ou la visite d'attractions voisines très connues, la grotte de Trabuc, la bambouse-raie de Prafrance, le Train à vapeur des Cévennes.

Fonctions diverses, publics divers. La mixité sociale et culturelle est un trait frappant de l'assemblée, depuis l'origine : on voit s'y mêler les derniers paysans cévenols, et surtout leurs enfants et petits-enfants émigrés dans la plaine languedocienne et les villes, généralement comme (petits) fonctionnaires ; les membres

22. L'auteur en est un poète protestant nîmois, Antoine Bigot (1825-1897). Le programme imprimé (et vendu) de l'Assemblée parle non pas d'occitan (notion moderne) mais de « languedocien ».

23. Voici quelques noms, pour le début du XXI^e siècle : Arnaud Baubérot, Jean Baubérot, Hubert Bost, Patrick Cabanel, Gabrielle Cadier, Jean-Pierre Chabrol, Philippe Chareyre, Bernard Cottret, Liliane Crété, André Encrevé, Sébastien Fath, Olivier Fatio, Janine Garrison, Philippe de Robert, Laurent Theis, Henri Zuber...

24. Divers « quartiers » du lieu de culte sont numérotés, ce qui permet de faciliter les rendez-vous et réunions.

des moyenne et grande bourgeoisies protestantes, hauts fonctionnaires, intellectuels, avocats, hommes et femmes politiques, parfois ministres²⁵, issus de la région ou acheteurs de résidences secondaires, la transformant peu à peu en « Luberon huguenot » ; des protestants venus de l'ensemble d'un grand Midi réformé, de l'Isère et de la Drôme jusqu'au Poitou, qui n'ont pas d'attache directe dans les Cévennes mais les considèrent comme une sorte de « terre sainte » et font le long voyage annuel ; mais encore, et les immatriculations des automobiles et des autocars sont à cet égard sans ambiguïté, des héritiers du Refuge huguenot (les exilés dans l'Europe des années 1680-1700), Suisses, Britanniques, Hollandais, Allemands (parfois Danois ou Irlandais), qui associent héliotropisme, tourisme culturel et pèlerinage sur la terre des ancêtres (un observateur critique mais non sans talent a parlé, dans les années soixante-dix, de « sionisme cévenol²⁶ »). Signalons enfin la présence d'assez nombreux visiteurs d'origine catholique, la plupart indifférents en matière de foi, mais attirés par l'éclat de la manifestation et la curiosité ou la sympathie pour le protestantisme, ou leurs liens personnels avec des protestants ; et celle, sur l'autre bord du spectre religieux, des « évangéliques », ces convertis venus à un protestantisme très différent de la piété huguenote traditionnelle, mais qui voient dans l'assemblée une occasion de s'approprier une mémoire et de se rapprocher d'une famille historique.

Qu'attendent donc des publics aussi disparates de leur déplacement au Musée du Désert le premier dimanche de septembre ? Certains, peut-être beaucoup, évangéliques ou non, le vivent comme un temps fort de leur foi et de leur pratique. D'autres, à l'opposé (mais il y a moins contradiction que complémentarité), y voient surtout l'occasion de retrouvailles, d'une fête familiale et conviviale dont le culte matinal est un moment obligé et aussi un cadre solennisant qui accroît la dignité joyeuse de la rencontre – rien de plus, mais rien de moins. La plupart, sans doute, y trouvent l'occasion de conjurer certains effets de la dimension minoritaire de leur groupe et de leur identité, à commencer par la dissémination : ce jour-là, ils s'éprouvent comme une force, et presque comme une multitude, puisqu'ils sont des milliers, de toutes origines, conditions et âges, à appartenir à la confession réformée ; les noms de personnalités connues, dès que leur présence a été repérée, sont répétés avec satisfaction ; le nombre des autocars garés dans un parking réservé, près du Gardon, est compté, et le chiffre global des voyageurs ainsi transportés est supputé ; la conversation s'engage aisément avec de parfaits inconnus, puisqu'aussi bien chacun sait quelle affinité majeure réunit les présents, et les chances d'avoir en commun des connaissances ou des

25. On a pu y voir, ces vingt dernières années, Georgina Dufoix, Pierre Joxe, Jean-Marie Le Pen (dont la seconde épouse est protestante), le chanteur Renaud, le député-maire communiste de Nîmes Alain Clary (dont la seconde épouse est protestante), etc.

26. Robert Beauvais, *Nous serons tous des protestants*, Plon, 1976, titre de l'avant-dernier chapitre. Extrait : « Riches calvinistes suisses, corpulents luthériens allemands, pèlerins immatriculés CH, NL et D, ont accumulé les résidences dans la région de Mialet autour du Mas Soubeyran où se tient l'assemblée annuelle » (p. 203).

parents, à tout le moins un « petit pays », sont loin d'être nulles. À voir les croix huguenotes arborées avec naturel, et sur certains jeunes bénévoles (service d'ordre et d'assistance, vente des programmes, quêtes) les tee-shirts portant des slogans protestants, on découvre une dimension fondamentale dans bien des rassemblements : le plaisir de l'entre-soi et aussi l'ostentation identitaire, pour soi comme pour les autres (atteints par l'intermédiaire de reportages et de retransmissions sur France Culture et les chaînes de la télévision publique). La dernière dimension, le dernier renouement, se jouent non plus dans l'espace mais dans le temps : qu'il s'agisse des Cévenols qui habitent encore le lieu des batailles passées, ou de Hollandais ou Suisses dont un ancêtre, à la huitième ou dixième génération, avait quitté la région, beaucoup viennent ici pour se réinscrire dans une lignée héroïque, celle des martyrs et des combattants de Dieu. Ils peuvent retrouver leurs noms soit sur les tables de marbre, à l'intérieur du Musée, qui proposent un véritable « Mur des galériens » (les protestants punis des galères à vie pour avoir désobéi à la législation religieuse²⁷), soit dans les listes biographiques et les index d'un certain nombre d'ouvrages, anciens ou récents²⁸.

Assemblée annuelle du Musée du Désert © Michel Verdier

27. Par exemple pour avoir tenté de quitter le Royaume (ce qui était interdit), pour avoir assisté à un culte clandestin, s'y être marié, etc.

28. Tels *Les Galères de France et les galériens protestants des XVII^e et XVIII^e siècles* (Gaston Tournier, 1943-1949, rééd. Presses du Languedoc, 1984), le *Dictionnaire des Camisards* (Pierre Rolland, Presses du Languedoc, 1995), *Les Prédicants protestants des Cévennes et du Bas-Languedoc 1684-1700* (Charles Bost, 1912, rééd. Presses du Languedoc, 2001), etc. Les Presses du Languedoc, fondées par l'éditeur protestant Max Chaleil, ont longtemps animé un des principaux stands de l'Assemblée.

Lorsque le soir du premier dimanche de septembre, encore lumineux et chaud, en ce Sud profond, tombe sur les bâtiments du Musée du Désert et sur les chênes et les clairières, lorsque le tumulte ordonné d'une assemblée de vingt mille personnes cède la place aux murmures des derniers groupes épars et au silence qui ne cessera d'aller s'épaississant au cours de l'automne et de l'hiver dans cet arrière-pays, le bilan semble relativement aisé à établir : quoi qu'il soit venu chercher en ce lieu et ce jour très particuliers, chacun y aura trouvé une *recharge*, spirituelle, familiale, sociale, culturelle, mémorielle, identitaire. Peut-on aller jusqu'à parler, dans le vocabulaire religieux le plus classique, de « grâces » spéciales liées à ce déplacement ? J'en défendrais assez volontiers l'hypothèse : beaucoup doivent repartir plus forts, plus assurés d'eux-mêmes, des leurs, de leur histoire, peut-être apaisés après une journée qui aura vu le temps s'arrêter, ou plus exactement osciller entre remémoration d'un passé plein d'exemples et projection dans la promesse d'un avenir plein de résolutions. Ces recharges, ces assurances, ces espérances, ne sont-ce pas là les fonctions mêmes de tout pèlerinage ? Celui du Musée du Désert l'est au sens métaphorique, je n'y reviens pas, et aussi dans un sens anthropologique : ses participants n'y viennent chercher aucune guérison surnaturelle mais, hier comme aujourd'hui, on peut affirmer qu'ils y trouvent des guérisons d'un autre ordre, contre les blessures du passé collectif et les restes d'une certaine solitude sociale qui en est le fruit, contre les séparations, les exils, les dissolutions identitaires, la mort des pères, liés à l'évolution des sociétés contemporaines. N'en déplaît à l'institution religieuse protestante et aux dirigeants du Musée, qui refuseraient certainement une telle conclusion, on peut définir l'assemblée annuelle du Musée du Désert comme le grand et probablement le seul pèlerinage protestant français, voire européen. Qu'il ait connu, dans les années soixante-dix, un passage à vide, condamné avec véhémence par l'un de ses orateurs attitrés, l'académicien André Chamson²⁹, et qu'il ait repris beaucoup de son lustre à partir de la fin des années quatre-vingt³⁰, renvoie *mutatis mutandis* à la chronologie des pèlerinages catholiques contemporains. Reliques sans miracles, mais reliques tout de même ; pèlerinage sans guérison ni grâce surnaturelles, mais pèlerinage tout de même : un protestant français peut-il l'être pleinement sans avoir assisté une fois au moins à l'assemblée ? Tel se présente le pèlerinage protestant métaphorique au Musée du Désert.

Patrick CABANEL
Université de Toulouse-Le Mirail
 patrick.cabanel@wanadoo.fr

29. Lire son coup de colère dans « Qu'êtes-vous allés voir au Désert ? », le texte de son allocution du 7 septembre 1975, 7 *Discours au Désert*, repris dans André Chamson, *Suite camisarde*, Omnibus, 2002, pp. 1331-1335.

30. Y compris pour des raisons commémoratives proprement protestantes : 1685/1985, 3^e centenaire de la révocation de l'édit de Nantes ; 1787/1987, bicentenaire de l'édit de tolérance ; 1598/1998, 4^e centenaire de l'édit de Nantes, etc.

Bibliographie

- BELLENGER Yvonne, 1995, « Le récit de voyage par lettres dans le *Nouveau Voyage d'Italie* de Misson », in Bray B., Strosetzki C., Klincksieck, (dirs.) *Art de la lettre. Art de la conservation à l'époque classique en France*, pp. 305-323.
- BENOÎT Daniel, [1889] 2005, *Les Frères Gibert Pasteurs du « Désert » puis du « Refuge »*, Bordeaux, Le Croît Vif.
- BOLLE Pierre, 2006, « Pèlerinages », in Gisel P., (dir.), *Encyclopédie du protestantisme*, Paris, Presses Universitaires de France.
- BORDES-BENAYOUN Chantal, CABANEL Patrick, ZYTNICKI Colette, « Les musées protestants et juifs dans le midi de la France », in Bensa A., Fabre D., (dir.), *Une histoire à soi*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2001, pp. 227-249.
- BOST Charles, [1912] 2001, *Les Prédicants protestants des Cévennes et du Bas-Languedoc, 1684-1700*, Montpellier, Presses du Languedoc.
- CABANEL Patrick, 2006, « L'Europe protestante et les Camisards : de la guerre au tourisme (1702-2002) », in Knopper F., Ruiz A., (éds.), *Les voyageurs européens sur les chemins de la guerre et de la paix, du temps des Lumières au début du XIX^e siècle*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, pp. 167-180.
- , 2007, « La guerre des Camisards entre histoire et mémoire : la perpétuelle réinvention du témoignage », *Dix-Huitième Siècle*, 39, « Le Témoignage », pp. 211-227.
- CABANEL Patrick, ROBERT Philippe de, (éd.), 1999, *Cathares et Camisards. L'œuvre de Napoléon Peyrat*, Montpellier, Presses du Languedoc.
- CALVIN Jean, [1543] 1995, « Avertissement très utile du grand profit qui reviendrait à la chrétienté s'il se faisait inventaire de tous les corps saints et reliques qui sont tant en Italie qu'en France, Allemagne, Espagne et autres royaumes et pays », in *Œuvres choisies*, Paris, Éditions Olivier Millet.
- CARBONNIER M., 2002, « La cachette et la Bible. La mémoire camisarde au Mas Soubeyran avant le Musée du Désert », Cabanel P., Joutard P., (dir.), *Les Camisards et leur mémoire, 1702-2002*, Montpellier, Presses du Languedoc, pp. 213-225.
- EL KENZ David, 1997, *Les bûchers du roi. La culture protestante des martyrs (1523-1572)*, Seyssel, Champ Vallon.
- JOUTARD Philippe, 1977, « Protestantisme populaire en Cévennes et univers magique », *Le Monde Alpin et Rhodanien*, « La religion populaire », pp. 145-171.
- , 1992, « Le Musée du Désert. La minorité réformée », in Pierre Nora, (dir.), *Les lieux de mémoire*, t. III, *Les France*, vol. 1, Paris, Gallimard, pp. 531-559.
- LAUTMAN Françoise, 1990, « Du Désert au Musée : l'identité protestante », *Autrement*, 110, « Hauts lieux », pp. 89-96.
- , 1994, « Musée du Désert et peuple protestant », *Bibliothèque de la société de l'histoire du protestantisme français*, pp. 305-310.
- LE ROY LADURIE Emmanuel, 2000, *Le voyage de Thomas Platter, 1595-1599 (Le siècle des Platter II)*, Paris, Fayard.
- LESTRINGANT Frank, 2004, « Maximilien Misson, témoin du prophétisme cévenol », in *Lumière des martyrs. Essai sur le martyre au siècle des Réformes*, Paris, Honoré Champion.
- ROLLAND Pierre, 1995, *Dictionnaire des Camisards*, Montpellier, Presses du Languedoc.
- SMILES Samuel, 1873, *The Huguenots in France after the Revocation of the Edict of Nantes, with a Visit to the Country of the Vaudois*, Londres, Straham and Co.
- TOURNIER Gaston, [1943-1949] 1984, *Les Galères de France et les galériens protestants des XVII^e et XVIII^e siècles*, Montpellier, Presses du Languedoc.

Résumé

Les Réformateurs ont mis fin à la pratique chrétienne traditionnelle des pèlerinages. Mais le petit protestantisme français, à l'histoire si douloureuse, a vu surgir au XIX^e siècle des formes métaphoriques de culte des martyrs et même de pèlerinage sur des lieux de mémoire. L'assemblée annuelle au Musée du Désert, dans le Gard, mise en place en 1911, et qui réunit quinze à vingt mille personnes, est étudiée ici sous l'angle de cette métaphorisation du pèlerinage. Rien n'y manque, si ce n'est la dimension catholique du pèlerinage...

Mots clés : pèlerinage, protestantisme, rassemblement, commémoration, mémoire, culte.

Abstract

The fathers of the Reformation put an end to the traditional Christian pilgrimage. But metaphoric forms of cult of the martyrs, and even of pilgrimage on the "lieux de mémoire" do exist in the small French Protestantism whose history is so painful. The annual meeting at the Musée du Désert, in the Gard, since 1911, and whose assistance accounts from 15 to 20 000 people, is analysed in this paper from the point of view of the metaphorization of pilgrimage. Everything is present, but the real Catholic dimension of pilgrimage...

Key words: pilgrimage, Protestantism, meeting, commemoration, memory, cult.

Resumen

Los Reformadores pusieron fin a la práctica cristiana tradicional de las peregrinaciones. Pero el pequeño protestantismo francés, de historia tan dolorosa, ha visto surgir en el siglo XIX las formas metafóricas de culto de los mártires y aún de peregrinación sobre los lugares de memoria. La asamblea anual en el Museo del Desierto (en la región de Gard), establecida en 1911, y que reúne de quince a veinte mil personas, es estudiada aquí bajo el ángulo de esta metaforización de la peregrinación. Nada falta, sólo la dimensión católica de la peregrinación...

Palabras clave: Peregrinación, protestantismo, reunión, conmemoración, memoria, culto.